10ème Année. MONTREAL, Samedi 13 Aout 1887 No. 46

T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... $0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

FEUILLETON du CANARD

LES CAMPAGNES d'un ROUÉ

PAR

AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

—Vous le haïssez donc bien, ce Jacques Bernard ? reprit il tout à coup en baisant la main de sa mère.

—Si je le hais ! reprit-elle. J'étais heureuse, il m'a jetée dans la misère; j'étais tranquille, il m'a repoussée dans la tempête !... Un jour, égarée par la faim, je lui ai tendu une main défaillante, un de ses valets m'a frappée au visage... Ne me demande rien de plus ; fais ce que je te dis seulement !... Un jour peut-être tu sauras tout.

—Je ferai ce que vous voudrez, dit sir William.

Un long soupir souleva la poitrine d'Hortense. Elle accompagna sir William jusqu'à la porte du jardin, où son cheval l'attendait ; il sauta en selle et disparut dans la nuit.

Hortense resta immobile un instant, regardant au loin la silhouette noire du cavalier qui s'effaçait.

—Enfin ! murmura t-elle, j'aurai donc mon heure, moi aussi... et Jacques me reverra face à face !

En ce moment cette prospérité dont l'éclat et la durée effrayaient Jacques semblait s'étendre et grandir encore. Le public, alléché par d'habiles prospectus et un torrent d'annonces, se ruait sur les actions des chemins de fer napolitains. On ne pensait pas, à la Bourse, que ceux qui en demandaient cent pussent en obtenir dix. Jacques aidé de son gendre, de M. de Bréhal et de sir William, ne suffisait plus à l'étude et à la direction des affaires. Auguste lui-même s'en occupait, il avait la surveillance du carnet dans ses attributions : c'était lui qui donnait les ordres pour la vente et l'achat des valeurs.

Jacques se multipliait ; il ne s'apercevait pas, dans le feu de la fièvre, qu'il ne dormait plus. Qu'avait-il besoin de sommeil sur ce monceau de billets de banque, d'actions et de titres qui lui servait d'oreiller ? Il en sortait comme des essaims de projets, des vols de combinaisons qui lui semblaient les meilleurs des rêves. Un jour, il prit à part M. de Maurs.

—Je suis au cœur d'une mine d'or, lui dit-il, donne-moi ton fils ; avant un an, il sera sur la route des millions.

—Et qu'en ferait-il ? bon Dieu ! s'écria Pierre.

Jacques hésita, pris au dépourvu par l'originalité paradoxale de cette réponse. Il se pinça l'oreille.

—Eh ! reprit-il, on n'est jamais embarrassé de ces choses-là ! il fera des millions ce que j'en fais moi-même.

—Et qu'en fais-tu ?

Cette fois, Jacques resta muet ; sa main ne quittait pas son oreille qu'il tournait énergiquement.

—Ce que j'en fais ? répéta-t il.

—Oui.

Jacques regarda son interlocuteur, remua les lèvres sans parler ; puis, jetant ses bras en l'air :

—J'en gagne d'autres, dit il.

—Et après ? répliqua M. de Maurs.

—Ma foi, je n'en sais rien ! s'écria le banquier.

—Eh bien ! poursuivi M. de Maurs en riant, cet aveu me dispense d'une plus longue explication. Fernand gardera ce qu'il a... avant peu, il aura du moins le temps de vivre.

Jacques devint sérieux.

—Peut-être as-tu raison, reprit il.

—Eh ! mon pauvre Jacques, s'écria M. de Maurs, il en est des millions comme de certains aliments ; tous les estomacs ne peuvent les avaler ; il en est peu qui puissent les digérer. On les rend ou l'on étouffe.

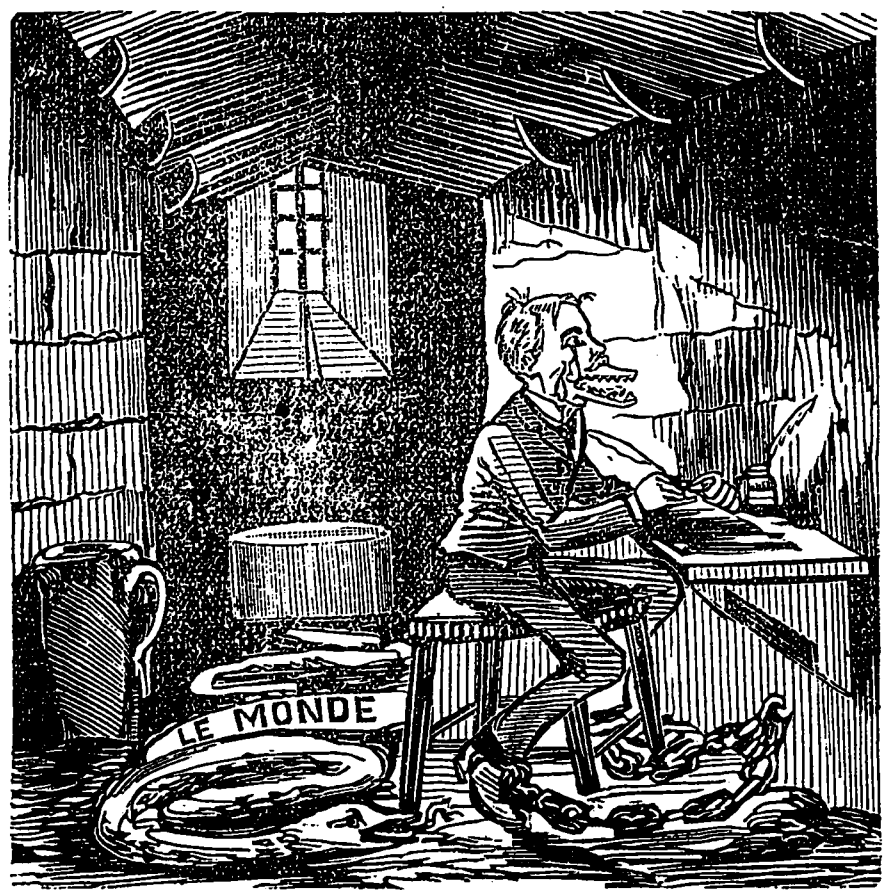
Si M. de Maurs ne voulait pas pour Fernand de la mine d'or qu'on lui offrait, il ne s'opposait pas que son fils traversât Paris dans tout le mouvement d'une jeunesse emportée. C'était, à son sens, une expérience qui lui restait à faire. En retour de sa complaisance, il ne lui demandait qu'une franchise absolue. L'ardeur que Fernand mettait à poursuivre les plaisirs ne l'épouvantait pas ; il savait que l'attrait de la dissipation l'entraînait moins que le désir d'échapper à une idée fixe, et que le jour où il ne se souviendrait plus de Léonie serait celui où il retournerait au recueillement et au travail. On voyait donc le vicomte de Maurs partout, et il ne pouvait pas faire un tour sur le boulevard sans rencontrer vingt jeunes gens auxquels il serrait la main. Quand il rentrait au chalet d'Auteuil, M. de Maurs le questionnait doucement.

—L'étourdissement vient en attendant l'oubli, répondait Fernand.

Les heures qu'il dérobait à cette existence vagabonde et creuse, il les donnait à Marcelle. Il ne quittait jamais mademoiselle Ducoudray sans être rafraichi et reposé. Elle avait sur son cœur l'influence d'une brise caressante sur un voyageur harassé par la chaleur d'une longue course à l'heure de midi. Lorsqu'il était resté quelque temps sans la voir, Fernand n'était pas heureux. Après une soirée passée à son côté, il était plus calme ; mais au contraire, s'il rencontrait Léonie, le lendemain appartenait à la dissipation la plus violente. Par l'emploi de sa journée, on savait laquelle des deux cousines Fernand avait vue la vieille.

Parmi les personnes que Fernand hantait le plus volontiers à cette époque, il en était plusieurs qui appartenaient au monde le plus bruyant de Paris. On dînait en grande compagnie presque tous les jours, on soupait souvent. Les convives avaient la moustache blonde ou la tête chauve, des noms sonores ou des noms inconnus. Ceux-là arrivaient du Mexique et ceux ci de la Chaussée-d'Antin ; les uns avaient porté la toge ou l'épée, d'autres manié l'aune ou le crayon. Les fils de famille et les parvenus se coudoyaient. Plusieurs avaient leurs entrées chez la Madone et chez Pulchérie. Fernand allait partout. Du pavillon de la rue Pigalle, il passait quelquefois à l'hôtel de la rue Blanche après avoir traversé le boudoir de la rue Chapital. Les meubles, la décoration, le luxe se ressemblaient ; presque aussi le langage, la toilette, les habitudes. On avait les mêmes distractions et le même carossier. Madame Colombey, Pulchérie et la Madone se rencontraient dans des avant scènes voisines. Leurs dentelles et leurs bijoux se valaient. Quelquefois leurs robes se touchaient par la manche. Il était impossible de savoir chez laquelle on voyait le plus de monde, laquelle avait la vie la plus dissipée. Il fallait regarder au fond pour découvrir une différence.

Lorsqu'il avait séjourné une heure dans l'appartement de la Madone, tout rempli de tumulte, et gouverné par sir William sous les couleurs d'Auguste, comme un ministre gouverne sous l'autorité nominale d'un roi, s'il s'aventurait dans le boudoir de Léonie, Fernand ne manquait pas d'y trouver M. de Bréhal, auquel M. Colombey demandait conseil en présence de dix personnes. Bientôt Fernand se retirait le cœur gonflé



VANASSE EN PRISON

M. VANASSE-VERTEFEUILLE, au fond de son cachot, fait de profondes réflexions. Il jure d'être bien sage et compose une ligne de conduite qu'il se propose de suivre à l'avenir.